

## LES TROIS CONVOITISES.

Jésus, étant plein du Saint-Esprit, revint des bords du Jourdain, et il fut conduit par l'Esprit dans le désert. Et là il fut tenté par le diable pendant quarante jours, et il ne mangea rien durant ces jours-là; mais après qu'ils furent passés, il eut faim.

Alors le diable lui dit : si tu es le fils de Dieu, commande à cette pierre qu'elle devienne du pain. Et Jésus lui répondit : Il est écrit que l'homme ne vivra pas seulement de pain, mais de toute parole de Dieu.

Ensuite le diable le mena sur une haute montagne, et lui fit voir en un moment tous les royaumes du monde; et le diable lui dit : je te donnerai toute la puissance de ces royaumes et leur gloire; car elle m'a été donnée, et je la donne à qui je veux. Si donc tu te prosternes devant moi, toutes ces choses seront à toi. Mais Jésus lui répondit : retire-toi de moi, Satan! car il est écrit : tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul.

Il le mena aussi à Jérusalem, et le mit sur le haut du temple, et lui dit : si tu es le fils de Dieu, jette-toi d'ici en bas; car il est écrit qu'il ordonnera à ses anges d'avoir soin de toi pour te garder, et qu'ils te porteront dans leurs mains de peur que ton pied ne heurte contre quelque pierre. Mais Jésus lui

répondit : il est dit : tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu.

Et le diable ayant achevé toute la tentation, se retira de lui pour un temps.

(Luc, IV, 1-13.)

Il y a dans la première épître de saint Jean un passage qui est la clé du récit que nous venons de lire, et qui sert aussi à expliquer bien d'autres choses, soit dans l'Écriture, soit dans la vie chrétienne; c'est celui-ci : « n'aimez point le monde ni les choses qui sont dans le monde : si quelqu'un aime le monde, l'amour du père n'est point en lui. Car tout ce qui est dans le monde, savoir la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie, ne vient point du père, mais du monde. » Le monde ici désigne les objets extérieurs considérés comme étant une occasion de tentation et de péché. L'apôtre fait donc trois grandes classes de toutes les tentations qui peuvent se présenter dans le monde; il les rapporte toutes à trois principes généraux : la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil. La convoitise de la chair comprend les tentations de l'ordre le plus grossier, celles qui ont pour objet la satisfaction des désirs ou des besoins du corps. Cette classe comprend elle-même deux familles de tentations. La première se compose de toutes les occasions où l'homme se trouve placé entre un devoir et une jouissance physique : ainsi la gourmandise, l'intempérance, l'impureté; ce sont les plus grossières de toutes. La se-

conde se compose des occasions où l'homme se trouve placé entre un péché et une souffrance physique : ainsi les séductions de la misère et de la faim ; ainsi encore les persécutions pour la cause de l'évangile. La convoitise des yeux est un principe plus relevé que la convoitise de la chair, et ne s'adresse pas comme celle-ci exclusivement au corps. Cette seconde convoitise est d'une nature mixte : elle comprend les tentations qui entrent dans l'âme par les yeux, si je puis m'exprimer ainsi, qui séduisent l'homme intérieur par l'éclat extérieur, et qui participent à la fois de l'esprit et des sens : ainsi le luxe, l'amour du faste et de la représentation extérieure, le culte idolâtre de la créature, et aussi l'avarice, qui est une autre espèce d'idolâtrie. Enfin les tentations du troisième ordre, plus relevées encore dans leur principe, s'adressent exclusivement à l'âme, et n'ont rien à faire avec le corps ; elles se résument toutes dans l'orgueil, péché unique dans sa racine, mais dont les branches multiples se diversifient à l'infini.

Dans la triple tentation du sauveur, qui est une image en raccourci de toutes les tentations de la vie chrétienne, nous trouvons successivement les trois ordres de séductions que je viens de signaler. C'est ce que prouvera un examen rapide du récit de l'écrivain sacré.

« Jésus étant plein du Saint-Esprit, revint des bords du Jourdain ; et il fut conduit par l'Esprit dans le dé-

sert. » Il fut conduit *par l'Esprit*. Christ n'alla donc point chercher la tentation ; ce fut par une direction divine qu'il la rencontra sur ses pas. En cela , comme en toutes choses , « il nous a laissé un modèle , afin que nous suivions ses traces. » La première condition à remplir pour triompher de la tentation , c'est de fuir les occasions d'être tenté. « Celui qui aime le danger , » a dit la sagesse éternelle , « périra dans le danger. » Dans la guerre à mort que nous avons à livrer au péché , se trouver volontairement en présence de l'ennemi , c'est déjà être à demi-vaincu. « Eloignez-vous de tout ce qui a quelque apparence de mal , » nous dit l'apôtre. Toutefois , ce fait seul que Christ a pu être tenté nous montre que la tentation en elle-même n'est pas un péché , et que nous en pouvons triompher avec le secours de Dieu , quand nous ne l'avons pas volontairement cherchée. Alors la tentation , au lieu d'être une occasion de chute , peut même devenir un moyen de sanctification et de salut. Les tentations , comme on l'a dit , sont des soldats du diable , que nous devons tenir à distance tant que nous le pouvons , mais que , s'ils nous serrent de trop près , il faut faire prisonniers et forcer à combattre pour nous.

« Et il fut tenté par le diable pendant quarante jours , et il ne mangea rien pendant ces jours-là ; mais après qu'ils furent passés , il eut faim. » Il paraît que durant ces quarante jours le diable commença

par tenter le sauveur à la manière ordinaire, en suggérant à son esprit des pensées de péché ; mais qu'à la fin , rassemblant toutes ses forces pour lui livrer un assaut décisif , il prit une forme visible et vint le tenter sous les apparences d'un ami, peut-être même déguisé en ange de lumière. L'Écriture ne dit pas quel fut le désert où Jésus fut poussé par le Saint-Esprit et qui fut le théâtre de la tentation ; saint Marc nous apprend seulement qu'il était dans ce désert avec des bêtes sauvages. Il est probable que ce fut ce même désert de Sinaï dans lequel Moïse sous la loi , et Elie sous la prophétie , subirent un jeûne semblable de quarante jours : image prophétique de celui que Jésus devait subir dans le même endroit. Que le sauveur ait pu supporter une si longue abstinence, c'est là évidemment un miracle qui n'a d'autre explication que la toute-puissance divine ; mais il est probable qu'il avait pour but, en se livrant à cette abstinence, de dompter son corps pour être en état de mieux résister à la tentation. En cela encore il nous laisse un exemple à suivre ; il emploie tous les moyens humains pour triompher du tentateur : car dans tout ce récit, remarquons-le bien, il se montre uniquement comme fils de l'homme, et il n'est pas un seul des traits de sa conduite qui ne puisse servir de modèle à la nôtre. Peut-être le jeûne et la mortification de la chair sont-ils aujourd'hui trop négligés parmi nous, par suite de la réaction qui s'est opérée contre l'abus qu'on en a

fait dans une autre église et dans d'autres temps. La mortification de la chair n'est pas un commandement obligatoire, il est vrai, mais c'est un moyen de sanctification qui n'est pas à négliger : car il nous est recommandé par l'exemple des premiers chrétiens et de saint Paul en particulier. « Je mortifie mon corps, » dit le grand apôtre, « et je le tiens assujetti, de peur qu'après avoir prêché aux autres je ne sois moi-même rejeté. » Et nous lisons dans le livre des Actes que lorsque les disciples avaient à prendre une résolution de quelque importance, ils s'y préparaient par la prière et par le jeûne <sup>1</sup>.

Après ce long jeûne de quarante jours, la puissance divine qui, jusqu'alors, avait miraculeusement soutenu le sauveur, permit qu'il fût enfin pressé par les aiguillons de la faim. Ce fut ce moment de crise, où Christ était en proie à l'un des besoins les plus impérieux et les plus irrésistibles de la nature humaine, que le tentateur choisit, avec son habileté infernale, pour lui faire ses offres perfides. Avant d'aller plus loin nous devrions peut-être, pour satisfaire une certaine classe de nos auditeurs, démontrer l'existence et la personnalité du démon : mais cette digression nous entraînerait trop loin, et nous ne pouvons que vous renvoyer à ce qui a été dit sur ce sujet dans d'autres discours. D'ailleurs, le seul récit de notre texte

<sup>1</sup> Actes, XIII, 2, 3; XIV, 23. 1 Cor., VII, 5.

suffirait, aux yeux de quiconque reçoit la bible comme parole de Dieu, pour établir l'existence personnelle du mauvais esprit. Il est évident que l'écrivain sacré nous représente le diable comme un être personnel, exerçant sur l'esprit humain une influence mystérieuse, mais réelle; et en cela il est d'accord avec une foule d'autres passages de la parole de Dieu. Cela me suffit : je ne prétends pas être plus sage que Dieu; et je ne veux ni expliquer ce qu'il n'a pas jugé bon de me faire comprendre, ni rejeter ce que je ne puis expliquer. Le diable a pu tenter et a tenté le sauveur; le diable peut nous tenter nous-mêmes, et nous tente en effet tous les jours; et les mêmes moyens qui ont réussi au sauveur peuvent nous faire triompher aussi de ses suggestions : voilà tout ce qu'il y a de nécessaire à comprendre pour nous dans ce récit mystérieux.

« Si tu es le fils de Dieu, commande à cette pierre qu'elle devienne du pain. » Le péché que le tentateur propose ici à Jésus-Christ, consistait à satisfaire sa faim par un moyen qui ne lui était pas indiqué de Dieu, et qui par conséquent n'aurait pas été selon sa volonté. Jésus, comme nous l'avons déjà fait observer, agit ici comme fils de l'homme; comme tel, il devait attendre patiemment et avec confiance que son père céleste le délivrât de l'épreuve, par les moyens qu'il jugerait à propos d'employer. Aussi répond-il au démon : « il est écrit : l'homme ne vivra pas de pain

seulement, mais de toute parole de Dieu. » C'est-à-dire : « Dieu a d'autres moyens de soutenir la vie de l'homme que le pain ou les aliments ordinaires ; une parole de sa bouche peut me créer une nourriture toute spéciale, semblable à celle qui soutint les Israélites dans le voyage du désert. Bien plus, il peut me nourrir, s'il le veut, sans l'intermédiaire des aliments, par le seul effet de sa puissance, par une simple parole de sa bouche. » Le passage cité par le sauveur ne doit donc pas être pris dans un sens spirituel, comme on pourrait être tenté de le faire au premier abord. Ce passage, dans le Deutéronome d'où il est tiré, s'applique à la manne, au moyen de laquelle Dieu avait nourri le peuple d'Israël quand les aliments ordinaires lui avaient manqué. « Dieu t'a humilié, » dit Moïse à ce peuple, « et t'a laissé avoir faim ; mais il t'a nourri de manne, qui était une nourriture inconnue à toi et à tes pères, afin de te faire connaître que l'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de tout ce qui sort de la bouche de Dieu. » On sent avec quelle justesse frappante cette déclaration s'appliquait à la position où se trouvait alors le sauveur. La même puissance divine qui avait soutenu les Israélites dans le même désert, peut-être au même endroit, pouvait le soutenir à son tour. C'était à son père céleste, non à lui fils de l'homme, à juger de l'opportunité d'un miracle, et à opérer ce miracle s'il le jugeait à propos. Quant à lui, son devoir était d'at-



tendre avec une confiance paisible, dût-il souffrir de cette attente, que la volonté divine se manifestât. Celui qui n'avait pas abandonné dans le besoin son peuple élu, comment laisserait-il périr son fils unique et bien-aimé ?

Jésus repousse donc la tentation du diable en lui opposant une simple déclaration de l'Écriture ; et tel est encore l'unique moyen de défense auquel il aura recours dans les tentations suivantes. Apprenons de cet exemple, mes chers frères, quel est le moyen par lequel nous aussi nous pouvons triompher de la tentation. La parole de Dieu est un bouclier de diamant contre lequel, si nous savons nous en couvrir, viendront se briser impuissants tous les traits enflammés du malin. Quelle que puisse être la tentation qui nous presse, soyons assurés qu'il y a dans l'Écriture une déclaration qui s'applique à cette tentation spéciale avec une justesse parfaite, et qui suffirait pour faire reculer le tentateur. Sous ce rapport, la parole de Dieu peut encore être comparée à un immense arsenal qui renferme toutes les armes dont nous pouvons avoir besoin dans nos combats spirituels : il ne s'agit que de savoir mettre la main, dans chaque circonstance particulière, sur l'arme spéciale dont nous avons besoin. Pour cela, il est indispensable d'avoir une connaissance exacte et approfondie de la parole de Dieu ; et ici, comme toujours, nous sommes ramenés à ce précepte par excellence qui est à la base de toute la

vie chrétienne : « sondez les Ecritures. » Plus nous aurons pénétré profondément dans la connaissance de la bible, mieux nous serons en état de résister à la tentation ; et c'est parce que le sauveur avait de cette parole sainte une connaissance parfaite, qu'il se trouva invulnérable aux attaques du tentateur.

Cette première tentation, qui se rapporte à un besoin purement physique, représente dans la vie chrétienne toutes les tentations du même ordre, toutes celles qui ont pour aiguillon ce que l'apôtre appelle « la convoitise de la chair. » Le démon, qui agit dans tout ce récit d'après un plan combiné avec une ruse profonde et infernale, commence par offrir au sauveur des séductions de l'ordre le plus grossier ; mais à mesure que son adversaire lui résistera, il saura bien s'élever plus haut et l'attaquer par des tentations toujours plus spécieuses et plus spirituelles.

« Ensuite, » continue l'évangéliste, « le diable le mena sur une haute montagne, et lui fit voir en un moment tous les royaumes du monde. » L'écrivain sacré emploie ici un langage fondé sur les apparences extérieures, et tel qu'il le fallait pour être compris de gens simples et sans culture. Il veut dire que le démon, par l'effet d'un prestige miraculeux, fit passer devant l'imagination du sauveur la gloire de tous les royaumes du monde. « Je te donnerai, » lui dit-il, « toute la puissance de ces royaumes et leur gloire ; car elle m'a été donnée, et je la donne à qui je veux.

Si donc tu te prosternes devant moi, toutes ces choses seront à toi. » Cette déclaration du diable était fautive dans un sens et vraie dans un autre. En réalité le monde n'appartient pas à Satan et ne dépend pas de lui; car « la terre et tout ce qu'elle contient est au Seigneur; » sa volonté souveraine dispose seule des royaumes et des empires, aussi bien que des oiseaux du ciel et des cheveux de notre tête. Mais la parole de Dieu nous apprend aussi qu'il a voulu, dans ses voies mystérieuses et insondables, accorder pour un temps au démon une certaine puissance sur la terre; et que les richesses, les plaisirs et la gloire du monde sont entre les mains de Satan des instruments de séduction avec lesquels il perd les âmes. C'est pour cela qu'il est appelé dans l'Écriture « le prince de ce monde. » Il y avait donc quelque chose de vrai dans cette promesse d'une souveraineté infernale : « toute cette puissance m'a été donnée, et je la donne à qui je veux. » On peut même dire que s'il n'en avait pas été ainsi, la tentation présentée au sauveur serait sans force et sans réalité, et Christ, pour la déjouer, n'aurait eu qu'à dévoiler le mensonge du tentateur.

Satan met une seule condition à ses faveurs : c'est que Jésus consente à se prosterner devant lui. Ce n'est pas, faites-y attention, un culte du cœur, une adoration en esprit et en vérité qu'il lui demande : c'est un acte purement extérieur; et si Jésus n'avait pas

eu en horreur ces distinctions subtiles au moyen desquelles, dans une communion différente de la nôtre, on prétend justifier le culte des images ou des créatures, il eût cédé bien aisément à une tentation aussi spécieuse. Apprenons de ce récit quel est le véritable inventeur de ces distinctions funestes, par lesquelles aujourd'hui encore le démon séduit un trop grand nombre d'âmes. Jésus ne veut rien savoir de ces compromis avec l'idolâtrie ; il veut que tous les actes du culte, de quelque nature qu'ils soient, intérieurs ou extérieurs, soient exclusivement réservés pour le seul vrai Dieu ; et il repousse victorieusement le tentateur par cette simple parole : « tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul. »

Cette seconde tentation est d'une nature plus relevée que la première : elle ne s'adresse plus uniquement aux besoins du corps, et elle représente, dans la vie chrétienne, tout ce que l'apôtre appelle « la convoitise des yeux. »

Repoussé une seconde fois, le tentateur ne se rebute pas encore : il s'élève plus haut, il laisse de côté les tentations d'un ordre inférieur, il s'adresse uniquement aux facultés morales de son adversaire, et l'attaque par l'orgueil. Il transporte le sauveur sur le pinacle du temple, et l'engage à prouver à tous sa mission divine en descendant majestueusement dans les airs sans se faire aucun mal. Et pour rendre la séduction plus irrésistible, il se saisit de cette épée de

la parole de Dieu dont il vient d'éprouver la puissance, il retourne contre le sauveur cette arme divine avec laquelle il vient d'être deux fois vaincu, il va chercher dans l'Écriture une déclaration qu'il détourne de son vrai sens, et qui semble appuyer ses suggestions perfides. « Il est écrit, » dit-il à son tour, « qu'il ordonnera à ses anges d'avoir soin de toi pour te garder, et qu'ils te porteront dans leurs mains, de peur que ton pied ne heurte contre quelque pierre. » La perfidie du tentateur consiste ici à prendre au sens propre, et à appliquer au sauveur en particulier, un passage qui est figuré, et qui exprime en général la protection de Dieu pour les fidèles. Voici, en effet, la manière dont ce passage est amené dans le psaume d'où il est tiré : « Celui qui habite dans la retraite du souverain est logé à l'ombre du Tout-Puissant. Certes il te délivrera des pièges du chasseur et de la mortalité funeste. Il te couvrira de ses plumes et tu auras retraite sous ses ailes ; sa vérité sera ta rondache et ton bouclier. Aucun mal ne t'arrivera, et aucune plaie n'approchera de ta tente : car il donnera charge de toi à ses anges, afin qu'ils te gardent dans toutes tes voies ; ils te porteront dans leurs mains, de peur que ton pied ne heurte contre la pierre <sup>1</sup>. »

Il n'y a rien là, vous le voyez, qui s'applique en particulier au Messie. Jésus, pour déjouer la ruse de

<sup>1</sup> Ps. XCI.

son ennemi, sans s'arrêter à relever la fausseté de la citation, se contente, comme dans les occasions précédentes, de lui opposer une déclaration formelle, qui s'applique avec une justesse parfaite à la circonstance présente. Il est aussi écrit : « tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu. » C'eût été de la part du sauveur tenter Dieu que de lui demander, sans nécessité, un miracle en sa faveur.

Cette troisième tentation répond à la dernière des trois classes dans lesquelles l'apôtre range toutes les tentations du monde, je veux dire l'orgueil de la vie. Après cette épreuve, la plus dangereuse et la plus précieuse de toutes, le diable a épuisé son arsenal de séductions, et il quitte le sauveur *pour un temps*, nous dit l'évangéliste. Cette dernière expression nous apprend que ce ne fut pas une fois seulement et comme en passant, mais dans tout le cours de sa vie mortelle que Jésus eut à lutter contre la tentation.

Le récit que nous venons d'étudier aurait pu nous fournir de nombreuses applications pratiques; mais ces détails nous auraient entraînés trop loin, et c'est à dessein que nous les avons laissés de côté. Nous nous sommes bornés aux développements indispensables pour faire comprendre ce qui peut l'être dans ce récit mystérieux, et nous nous sommes surtout attachés à signaler dans la tentation du sauveur les trois ordres de convoitises auxquelles l'apôtre ramène toutes

les séductions du monde : « la convoitise de la chair , la convoitise des yeux , et l'orgueil de la vie. » Ce premier rapprochement offre déjà un exemple remarquable de l'accord qui règne entre les diverses parties de la parole de Dieu , aussi bien que de la justesse parfaite de ses déclarations. Mais il nous reste à vous présenter d'autres rapprochements qui vont rendre témoignage à la vérité de cette parole divine d'une manière bien plus frappante encore. Sous quelque point de vue que nous envisagions la vie religieuse de l'humanité, chez notre premier père , chez les chrétiens pris individuellement, ou dans l'église chrétienne en général , nous y retrouverons toujours, et dans le même ordre, les trois grandes convoitises signalées par l'apôtre.

En effet, si nous examinons , en premier lieu , la tentation de nos premiers parents , nous y distinguons sans peine les trois ordres de séductions que nous avons remarquées dans celle du Sauveur. Voici ce qui nous est raconté de la femme au troisième chapitre de la Genèse, <sup>III. 6.</sup> lorsqu'elle fut amenée par les suggestions du serpent, c'est-à-dire du diable, à manger du fruit défendu : « la femme, voyant que le fruit de l'arbre était bon à manger, et qu'il était agréable à la vue, et qu'il était désirable pour donner de la science, en prit et en mangea et en donna à son mari. » Elle vit que le fruit de l'arbre était bon à manger : voilà la convoitise de la chair; qu'il était

agréable à la vue : voilà la convoitise des yeux ; et qu'il était désirable pour donner de la science : voilà l'orgueil. Mais, là s'arrête l'analogie entre la tentation d'Adam et celle de Christ : dans tout le reste, ces deux tentations présentent les contrastes les plus frappants. Adam est tenté dans un jardin fertile, abondamment pourvu de toutes les choses nécessaires ou agréables à la vie, et où tout ce qui l'entoure lui rend facile la résistance : Jésus est tenté dans un désert aride, où il n'a pour société que des bêtes féroces, où il manque des premières nécessités de la vie, où tout ce qui l'entoure l'engage à céder à la tentation. Adam succombe par l'attrait de la sensualité : Jésus prépare sa victoire par un jeûne de quarante jours. Adam est vaincu parce qu'il a oublié la parole de Dieu qui lui disait : « le jour où tu en mangeras, tu mourras : » Jésus triomphe parce qu'il a toujours présente à l'esprit la parole divine, et qu'il s'en fait une arme pour repousser le tentateur. La chute d'Adam devient la source de la perdition du genre humain qui doit descendre de lui : la victoire de Jésus est le gage du salut des fidèles, qui sont ses enfants par la foi.

Si de la tentation de nos premiers parents nous passons au développement de la vie chrétienne dans chaque fidèle, nous allons y retrouver sur une plus grande échelle les trois ordres de convoitises. Dans la jeunesse de la vie chrétienne, lorsque Satan sait le



fidèle faible encore, il ne déploie pas encore contre lui tous ses moyens et toutes ses ruses : et c'est surtout contre les convoitises de la chair que le jeune chrétien doit se prémunir. Toutefois, prenons-y garde, si les tentations de la chair se présentent principalement dans les commencements de la carrière chrétienne, ce n'est pas qu'elles cessent ensuite entièrement pour le chrétien plus avancé; et nous avons durant toute notre vie besoin de vigilance à cet égard. N'oublions pas que le germe de tous les péchés, même des plus grossiers, se trouve naturellement au fond de notre cœur; que si ce germe ne s'est pas développé, ce n'est pas à nous-mêmes, c'est à la grâce de Dieu que nous le devons; et que si cette grâce nous retirait son puissant secours, nous pourrions tomber dans les plus honteux désordres. On a vu plus d'un chrétien faire une lourde chute pour s'être cru au-dessus des tentations de la chair, et avoir négligé de veiller sur lui-même à cet égard. Si le Sauveur lui-même a connu les tentations de ce genre, comment pourrions-nous espérer d'y échapper? « Que celui qui pense être debout prenne garde qu'il ne tombe! »

Quand le tentateur n'a pas réussi à faire tomber le fidèle par la convoitise de la chair, il s'élève plus haut, il s'adresse à une partie plus spirituelle de son être, et le tente par la convoitise des yeux. Parmi les péchés qui rentrent dans cette classe, il suffira d'en

rappeler un seul, celui qui est le plus ordinaire, le plus spécieux, le plus entraînant, le plus difficile à combattre : je veux dire l'idolâtrie de la créature. Chacun de nous sait assez par expérience combien facilement nous tombons dans ce péché d'aimer les créatures plus que le créateur ; combien souvent ces affections si douces et si entraînantes, qui entrent dans le cœur par les yeux, sont portées jusqu'à l'idolâtrie ; combien il est peu d'hommes pour lesquels Dieu soit véritablement le centre de leurs affections, qui soient prêts dans le fond du cœur à lui tout sacrifier, à lui rendre sans murmurer s'il les redemande les êtres bien-aimés qu'il leur a prêtés, ce père, cette mère, cet enfant, cette femme, cet époux. N'avons-nous pas tous un Isaac préféré, un être qui tient la première place dans nos affections, et auquel, s'il fallait choisir, nous sacrifierions tous les autres ? Cherchez, mes frères, quel est pour chacun de vous cet être de prédilection ; et dites-vous bien que c'est précisément cet Isaac que Dieu veut que vous lui offriez en sacrifice au fond de votre cœur. Cela ne veut pas dire que nous ne devons pas aimer ardemment ces êtres auxquels Dieu nous a unis par les liens les plus intimes ; mais cela veut dire que nous devons aimer Dieu encore davantage. Sacrifions notre vie à nos affections, mais sacrifions nos affections au Seigneur. Pour arriver à subordonner ainsi toutes nos affections à l'amour de Dieu, pour échapper à cette convoitise des yeux

qui sans cesse renaît sous nos pas , nous avons besoin d'une vigilance continuelle sur nous-mêmes et sur notre cœur. « Garde ton cœur plus que toutes choses qui se gardent, » dit le sage : « car c'est de lui que procèdent les sources de la vie. »

Quand le chrétien a triomphé de la convoitise des yeux, le tentateur, fidèle au plan d'attaque dont Jésus a été l'objet sans en être la victime, s'élève plus haut encore, et nous tente par l'orgueil. L'orgueil est certainement de tous les péchés le plus ordinaire, le plus multiple, le plus habile à se déguiser sous mille formes différentes, le plus profondément enraciné dans notre cœur, le plus difficile à détruire. Si nous nous examinons avec une attention scrupuleuse, nous reconnaitrions peut-être qu'il n'est pas une de nos œuvres, pas une de nos conversations, pas une lettre que nous écrivions, j'ai presque dit pas une pensée que nous formions dans notre cœur, qui ne soit secrètement entachée d'orgueil. L'orgueil trouve son aliment dans cela même qui devrait l'anéantir ; il nous poursuit obstinément durant tout le cours de notre carrière chrétienne, et à mesure que nous le terrassons sur un point, il reparait sur un autre sous une forme nouvelle. Après que nous avons cessé de nous glorifier tout haut, nous nous glorifions encore tout bas ; nous nous contemplons nous-mêmes et nos œuvres avec une satisfaction secrète et ineffable, avec un orgueil d'autant plus réel et plus dangereux, qu'il est plus

profond et plus concentré. Après que nous avons cessé de nous glorifier de nos avantages naturels, nous nous glorifions encore des dons de la grâce de Dieu ; quand nous ne prétendons plus nous sauver par nos mérites, nous trouvons matière à nous glorifier en ce que nous connaissons le salut par grâce ; nous nous glorifions de la connaissance que nous avons de notre misère ; nous nous glorifions, hélas ! de notre humilité même. On a vu tomber par l'orgueil des chrétiens qui avaient triomphé de tout le reste, et qui semblaient parvenus à la perfection. Ne croyons donc jamais que nous soyons à l'abri de cette tentation redoutable ; rappelons-nous qu'à mesure que nos progrès se multiplient, les tentations d'orgueil se multiplient parallèlement, et que durant tout le temps de notre pèlerinage terrestre nous aurons cet ennemi à nos côtés.

Enfin, pour épuiser ces rapprochements auxquels nous conduit la tentation du sauveur, nous retrouvons les trois ordres de convoitises sur une échelle plus vaste encore, dans l'histoire générale de l'église chrétienne. Dans les premiers âges de cette église, lorsqu'elle avait encore l'inexpérience de la jeunesse, c'est par des tentations physiques que le grand adversaire s'efforce de la séduire et de la perdre. Dans ce but, il soulève contre elle la haine des maîtres du monde. C'est l'âge des persécutions et des martyrs :

les chrétiens sont livrés au fer des bourreaux, à la flamme des bûchers et à la dent des bêtes féroces ; ils sont réduits à choisir entre l'apostasie et la plus cruelle des morts. C'était la première phase des tentations, celle qui se rapporte aux besoins de la chair. C'était Satan disant au disciple de Christ par la voie des persécutions : « dis à cette pierre qu'elle devienne du pain. Puisqu'il n'est pas d'autre moyen de conserver ta vie, renonce au culte d'un Dieu qui ne sait pas garantir ses adorateurs ; profite de la voie de salut qui s'offre à toi, et brûle de l'encens sur les autels des idoles. » Si violente que fût cette attaque du tentateur, l'église de Christ en sut triompher. Elle se rappela qu'il est écrit : « l'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole de Dieu. » Elle se souvint qu'il est une autre vie, d'autres joies, d'autres trésors que ceux de la terre, et elle sacrifia sans hésiter cette vie fugitive et semée d'épreuves, à la vie bienheureuse et éternelle.

Repoussé sur ce premier point, le diable, fidèle à son éternelle tactique, change son plan d'attaque, et séduit l'église par la convoitise des yeux. Il tire le christianisme de son état d'abaissement, et le fait asseoir sur le trône des Césars. Il fait briller aux yeux des dignitaires de l'église les richesses et la gloire du monde ; il leur promet toutes ces richesses et toute cette gloire, à la condition qu'ils uniront au culte du vrai Dieu les pratiques d'un culte idolâtre. L'église,

qui avait su résister à la séduction de la douleur et de la mort, ne sut pas résister à la séduction des avantages temporels. Elle accepta le pacte funeste qui lui était proposé par son ennemi, et l'on vit croître simultanément dans son sein la puissance temporelle et l'idolâtrie. En même temps qu'elle apprenait à se prosterner devant les images, à joindre au seul médiateur entre Dieu et les hommes une médiatrice d'invention humaine, à rendre un culte aux saints et aux anges, elle vivait dans les honneurs et les plaisirs du monde, les prêtres de Jésus-Christ devenaient des princes temporels, et le chef de la chrétienté, le successeur de celui qui n'avait pas un lieu où reposer sa tête, acquérait une puissance royale, que dis-je? bien supérieure à celle des rois! Ah! quand des hommes sans foi et sans mœurs tenaient les peuples et les rois courbés aux pieds de la tiare; quand le prétendu vicaire de celui qui a dit que « son règne n'est pas de ce monde, » se disait maître souverain de tous les royaumes de la terre, faisait et défaisait des rois au gré de son bon plaisir; quand un Grégoire VII forçait un empereur d'Allemagne à passer trois jours et trois nuits, en costume de pénitent, à genoux sur la neige glacée dans la cour de son château; quand les Benoît IX, les Alexandre VI, et tant d'autres papes qui furent l'opprobre de l'humanité, posaient le pied sur le cou des rois, et faisaient baiser aux populations abusées la poussière de leurs

souliers ; quand la cour de Rome était le théâtre tout à la fois d'un luxe asiatique, et d'abominations qu'il n'est pas même permis de nommer dans la chaire chrétienne, — comment ne pas reconnaître à de pareils traits le trop fidèle accomplissement de cette promesse du diable : « je te donnerai toute cette puissance et toute cette gloire, si tu te prosternes devant moi ! » Cet état de choses dura plusieurs siècles : mais il ne devait pas durer toujours. De l'excès du mal sortit enfin le remède. Dieu suscita dans l'église des hommes puissants par la foi qui se rappelèrent qu'il est écrit : « tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu le serviras lui seul. » Armés de cette parole divine qui fit triompher le sauveur, ils renversèrent d'une main saintement audacieuse tout cet échafaudage d'idolâtrie, édifié par le diable sur le fondement qu'avait posé Jésus-Christ. La bible tirée de la poussière fut remise en honneur dans l'église, et cette église, régénérée par une immense réforme, ne voulut plus adorer et servir que le seul vrai Dieu.

Forcé de reculer une seconde fois, le tentateur ne cède pas encore le terrain. Il se souvient qu'il a en réserve une dernière séduction, la plus dangereuse de toutes, et il vient semer dans l'église des germes d'orgueil. Ces germes ont grandi rapidement, et nous en recueillons aujourd'hui les tristes fruits. L'église évangélique de nos jours, à la prendre dans son ensemble, n'aspire pas à la gloire et à la puissance

temporelles; mais elle renferme dans son sein une autre convoitise non moins dangereuse, c'est l'orgueil, c'est la tendance de la sagesse humaine, ou plutôt de la folie humaine à se croire plus sage que Dieu. Il était réservé à notre temps de voir l'homme s'ériger en juge de la parole de Dieu au lieu de se laisser juger par elle, choisir parmi les enseignements du Seigneur ce qui lui convient, et en élaguer d'une main téméraire ce qui ne s'accorde pas avec son étroite sagesse. Il était réservé à notre temps de voir s'élever dans l'église de Christ des hommes qui, tout en se disant disciples de Christ, rejettent au nom de la philosophie la plupart des enseignements du Saint-Esprit : les miracles, parce qu'il n'est pas digne de la sagesse de Dieu d'interrompre le cours ordinaire de la nature; l'expiation, parce qu'il n'est pas digne de la justice de Dieu que l'innocent souffre pour le coupable; la doctrine de la grâce, parce qu'elle est incompatible avec la liberté humaine; la trinité, parce qu'il est contraire à une saine philosophie que Dieu soit un en trois personnes. Il y a plus : de même que Satan, lorsqu'il voulut tenter le sauveur, réserva pour son épreuve la dernière et la plus dangereuse la citation de cette parole divine par laquelle il avait été vaincu, il a réservé aussi pour notre temps ce chef-d'œuvre de sa ruse, d'opposer à la parole de Dieu la parole de Dieu elle-même. Ce n'est plus seulement avec les armes de la sagesse humaine qu'on attaque



les vérités fondamentales de l'évangile : c'est avec des déclarations de l'évangile même, tordues et dénaturées, selon l'exemple qui en fut donné pour la première fois dans la tentation du désert. C'est ainsi qu'une secte funeste, qui avec des dehors chrétiens ne va pas à moins qu'à renverser le christianisme de fond en comble, prétend, par des citations de l'Écriture, dépouiller de son éternelle divinité ce sauveur « que tous les anges adorent. » C'est ainsi que d'autres novateurs téméraires voudraient faire disparaître du christianisme, toujours avec des déclarations de l'Écriture, ceux-ci l'institution des sacrements; ceux-là le ministère évangélique; d'autres l'institution divine d'un jour de repos. Ce piège perfide, si habilement tendu par l'ennemi des âmes sous les pas des fidèles de nos jours, leur présente un double danger. Les uns se laissent séduire par ces fausses applications de l'Écriture, et flottent incertains au vent des doctrines nouvelles. D'autres, par une conséquence plus funeste encore de ce conflit entre des hommes qui prétendent également en appeler à l'Écriture, sont amenés à conclure qu'il n'y a rien d'uniforme et de certain dans les enseignements révélés, et se rejettent dans l'incrédulité. Il n'est qu'un moyen pour nous d'échapper à ce double danger : c'est de nous en tenir avec une foi simple et enfantine, mais avec une foi inébranlable, à *ce qui est écrit* ; c'est de prendre les déclarations de l'Écriture dans le sens qu'elles offrent

naturellement à un esprit non prévenu, qui les étudie avec une humble soumission et en implorant les lumières de l'Esprit saint qui les a dictées. Si nous lisons la parole de Dieu de cette manière, soyons assurés que nous reconnâtrons qu'elle est véritablement, selon son propre témoignage, « une lampe devant nos pieds et une lumière sur notre sentier; » que « les commandements de l'Eternel sont purs, et font que les yeux voient; » que « la connaissance de ses paroles illumine, et rend les plus simples intelligents; » qu'en un mot la bible s'exprime toujours, dans toutes les choses nécessaires au salut, avec un ordre admirable et une parfaite clarté.

C'est ainsi, comme nous l'avons déjà fait observer, que nous sommes toujours ramenés à l'Ecriture, quelle que soit la tentation que nous ayons à combattre. Serrons-la donc contre notre cœur comme notre plus précieux trésor, cette parole divine qui peut seule nous garantir contre les séductions du démon ! Ces séductions nous environnent de toutes parts : mais par ta grâce, ô notre Dieu, et avec le secours de cette arme venue du ciel qui fit triompher le sauveur, nous triompherons à notre tour ! En vain la convoitise, sous toutes ses formes, menace notre vie chrétienne : elle n'aura point de prise sur notre cœur, si nous savons lui opposer cette simple parole que la foi rend toute-puissante : « il est écrit. » En vain des nouveautés funestes affligent autour de nous d'autres

églises : elles n'auront point accès dans la nôtre, si nous savons nous couvrir du bouclier de l'Écriture ; si les déclarations de la parole inspirée, reçues avec une soumission humble et enfantine, sont toujours l'unique règle de notre foi. Etroitement unis, pasteurs et troupeau, dans cette « seule foi » dont parle l'apôtre, fidèles à ces vieilles doctrines de la grâce pour lesquelles nos pères ont versé leur sang, et que l'accord de dix-huit siècles a proclamées comme étant l'essence du christianisme, « ne voulant savoir qu'une seule chose, Christ et Christ crucifié, » nous serons « plus que vainqueurs en celui qui nous a aimés ! »  
Amen.

Octobre 1844.

---